

Convivialités électives Entretien

Martin Dufrasne et Jean-François Prost

Numéro 77, automne 2000

Accident

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46124ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Dufasne, M. & Prost, J.-F. (2000). Convivialités électives : entretien. *Inter*, (77), 33-37.

Convivialités électives Entretien

Martin DUFRASNE + Jean-François PROST

La pratique de Jean-François PROST est hybride : elle procède d'une attitude interdisciplinaire et provoque la rencontre dans un même temps de plusieurs types d'investissements de l'espace. Elle oscille à la croisée de l'architecture, de l'installation, de la manœuvre et de la performance.

En février 2000, dans le cadre des projets-résidences du Lobe à Chicoutimi, PROST installait un abri sur les glaces du Saguenay, dans le village de pêche blanche de Sainte-Rose-du-Nord. Deux éléments constituaient la base de cette installation architecturale, *Convivialités électives* : — une « roulotte », objet populaire depuis plusieurs décennies, mais réapproprié ici pour lui donner un nouveau sens : elle contenait les éléments essentiels pour assurer le montage de l'installation, la vie quotidienne de l'artiste sur le site (manger, dormir, se laver) et le déplacement de site en site de l'ensemble des composants de l'installation : — un « abri » mesurant trente pieds de long par treize de large, constitué d'une structure courbe en aluminium recouverte d'une double paroi, tissu imperméable à l'extérieur et isolant à l'intérieur.

Cet abri, démontable, comporte de nombreuses possibilités d'adaptation (dimensionnement, lumière, son, chaleur...) et constitue la base de « l'espace public » de l'installation dans lequel se développent différentes activités.

Le caractère introverti, parfois banal et effacé de l'abri souligne l'aspect complexe, voire impossible, d'une intention de s'intégrer à un lieu existant, en quelques semaines ou en quelques mois (par exemple dans des régions où on est toujours considéré un étranger, même après plusieurs années). L'intégration demeure difficile, quels que soient les nouveaux moyens de communication et de transport. Malgré l'invention de nouvelles matières de synthèse et l'arrivée de nouvelles techniques de construction, le plus grand défi pour la concrétisation de tout lieu de rencontre et de vie nomade reste l'acclimatation à une situation culturelle et sociale toujours nouvelle, fascinante mais inexplorée, peu connue.

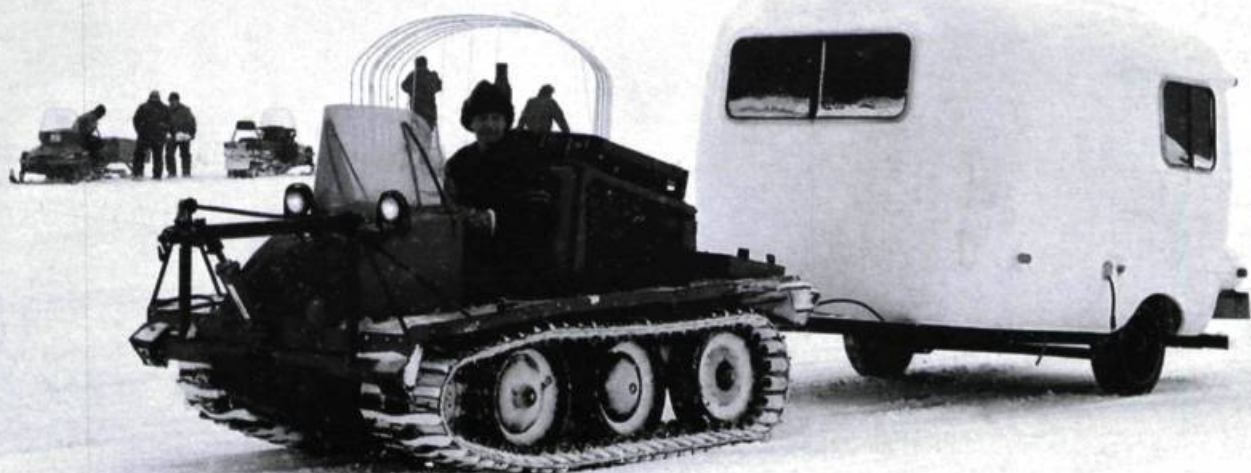
MARTIN DUFRASNE : Est-ce qu'on peut vraiment parler de dissimulation dans le cas de l'abri de Sainte-Rose-du-Nord, compte tenu qu'il s'agit d'une grande structure d'aluminium et de toile plastifiée placée à l'orée d'une agglomération de cabines de bois ?

JEAN-FRANÇOIS PROST : Il ne faut pas confondre dissimulation et mimétisme : il ne s'agit pas de copier l'aspect formel et constructif des cabanons de Sainte-Rose-du-Nord. La dissimulation s'exprime et se matérialise de différentes manières et pour des raisons très variées : pour se protéger (camouflage nocturne), pour s'intégrer au site ou pour préserver une intimité à l'intérieur de l'abri. Le cabanon de la rue Sherbrooke était enduit de goudron noir pour le rendre presque invisible la nuit, loin des regards de la foule nocturne. La dissimulation s'exprime aussi parfois à des moments différents de la journée. À Sainte-Rose, la toile blanche et légère permettait de faire disparaître l'abri sur la glace, alors que la nuit, le revêtement translucide diffusait une lumière bleue et rouge qui le rendait visible de partout.

DUFRASNE : Tu t'intéresses à des sites bâtards, aux accidents dans la ville comme les *no man's land* et les terrains vacants. L'espace désordonné ou non contrôlé semble receler pour toi une plus grande potentialité d'intervention.

L'intrus hospitalier a créé dans son voisinage un nouveau climat. Évidemment, Jean-François a réfléchi au dimensionnement, aux principes d'assemblage économe et permissif, à l'innovation dans l'agencement des matériaux. Mais plus encore qu'organiser un cadre propice à la communication, PROST travaille à une autre échelle : il s'infiltré.

PROST : Oui, les terrains vacants, l'univers urbain d'aujourd'hui, chaotique et spontané, né d'une culture hybride et commerciale, est une source d'inspiration pour mon travail. Il ne s'agit pas de l'accident vu en termes d'esthétisme ou d'architecture volontairement accidentée, déconstructiviste, mais plutôt comme nouveau lieu de réflexion et d'action basé sur une vision fluide et hybride de la ville contemporaine. Les espaces indéterminés offrent des sites extraordinaires pour des interventions éphémères qui questionnent et redéfinissent la ville, bousculent, changent notre perception du contexte. Au lieu de vouloir toujours consolider et rebâtir les centres urbains en s'inspirant du passé, je préfère orienter ma recherche sur la capacité d'innover et de créer à partir de la ville telle qu'elle se développe aujourd'hui. Mon travail s'incruste dans des lieux d'interventions mineures. Mis à part la valorisation du patrimoine, la ville n'a plus de grands projets à proposer. En Europe on défend l'idée de la ville-musée pour développer le tourisme qui se traduit par un désir de vouloir tout harmoniser et tout ordonner. Cette doctrine formelle empêche la légèreté, la fantaisie, l'humour et l'imprévu de s'exprimer dans la ville. Je vois dans les politiques urbaines une énergie consacrée à l'anéantissement des terrains vacants. On tente de les définir le plus rapidement possible par des interventions du genre pose de pelouse. On veut colmater et éliminer la fracture et nier ainsi la possibilité de toute autre forme d'intervention. Or, le terrain vacant agit dans la ville comme une faille dans un système, en permettant à l'imprévu de se loger et de se déployer. Dans cette brèche l'inattendu par moments peut survenir grâce à l'intrusion d'un corps étranger perturbateur. Ces espaces bâtards qui m'intéressent sont probablement des zones de liberté potentielles, mais la liberté, ça se travaille et les espaces résiduels des terrains en friche ou vacants sont à définir par rapport aux besoins d'espaces publics. La ville se bâtit, s'exprime à partir d'interventions ponctuelles qui reflètent les particularités du contexte immédiat.



DUFRASNE : Il est clair que pour toi l'approche du lieu est au centre de tes préoccupations. Tu mesures à chacun de tes projets ou à chacune de tes stations cette capacité à entrer en contact avec ce terrain spécifique et son environnement humain. Comme tu souhaites déplacer ton abri dans plusieurs localités, on peut donc penser qu'à chaque lieu où tu l'installeras, un nouvel abri comportant de nouvelles particularités en dialogue avec son contexte pourra être vu ?

PROST : Pas vraiment, car ce qui est important, c'est de préserver une notion de continuité. Je veux que les éléments qui se transforment restent assez subtils. Si c'est un nouvel abri chaque fois, je n'y vois plus l'intérêt. L'important, c'est que les gens puissent voir cette transformation et ce parcours à travers un ensemble qui garde des éléments de référence. À travers ce processus de déplacement, si l'abri devient différent chaque fois, je perds cet aspect d'hybridation. Ce n'est pas une question de grands gestes ou de grands moyens, au contraire, et ce qui est difficile, c'est plutôt comment je dialogue avec ce contexte de manière légère et minimale.



Photo : Carl BOUCHARD

DUFRASNE : Je comprends bien l'importance de la discrétion ou de la dissimulation dans ton désir de fusion avec l'environnement. Ne crois-tu pas cependant que peu de passants se sont aventurés à vous approcher, l'abri et toi, faute d'indice ? As-tu réfléchi à la pertinence d'une signalétique qui les amadouerait ?

PROST : Je demeure réticent à l'idée d'identifier explicitement mes abris comme des propositions artistiques ouvertes au public. Selon moi, ce serait prédisposer les gens à une attitude, celle de la visite d'exposition. Je ne souhaite pas le rituel de ce type de visite vécue comme une circulation, je veux plutôt privilégier la rencontre. La découverte doit se faire de façon spontanée, inhabituelle et non officielle. La vocation et la fonction de l'abri sont volontairement floues, ambiguës et indéterminées pour intriguer le passant et attirer son attention.

Mais tout cela n'exclut pas la possibilité que, sur un site peu fréquenté (au bord d'un *strip* ou d'un aéroport), je décide de solliciter personnellement certains passants ou automobilistes, ou d'inviter (en collaboration, en complémentarité) un photographe, un vidéaste et un anthropologue à venir passer quelques jours dans l'abri. Ainsi, ce lieu de rencontres est aussi un lieu de séjour et un atelier nomade de production artistique s'inspirant de l'observation du quotidien.

Le travail de Jean-François PROST est traversé par ce qui semble être le besoin de vivre la générosité, l'hospitalité et les rapports simples et intimes. En fait, en tant que créateur nomade, il devient lors de ses projets un visiteur-invité qui reçoit les gens sur leur propre territoire. Peut-on dire de ces terrains qu'ils se neutralisent ou qu'ils se déchargent par le passage de ces installations ? Du moins, grâce à un processus d'apprivoisement, on peut voir s'y établir au cours de la brève durée de cette résidence une zone de discussion protégée : un rendez-vous inattendu inspirant confiance.

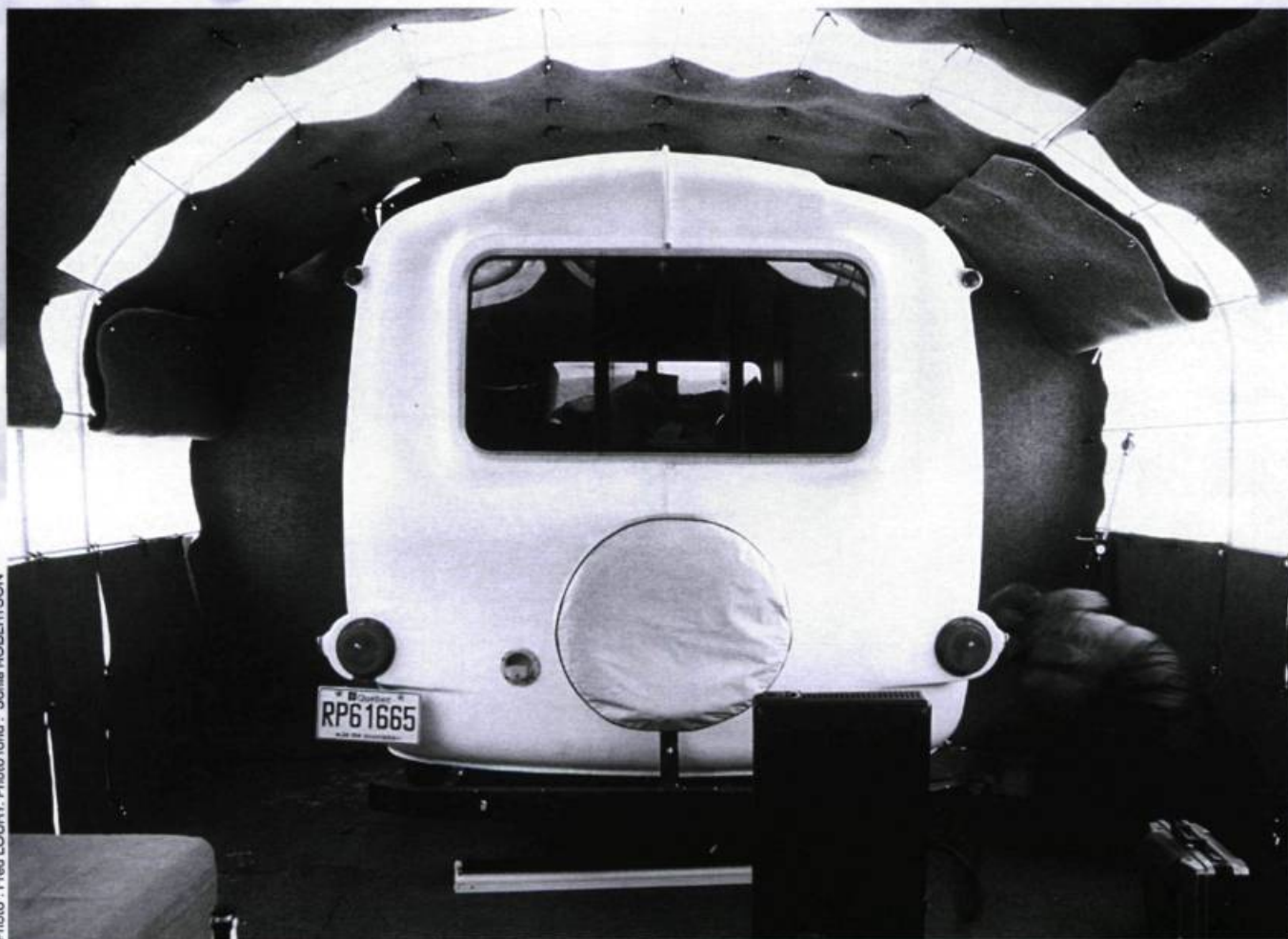
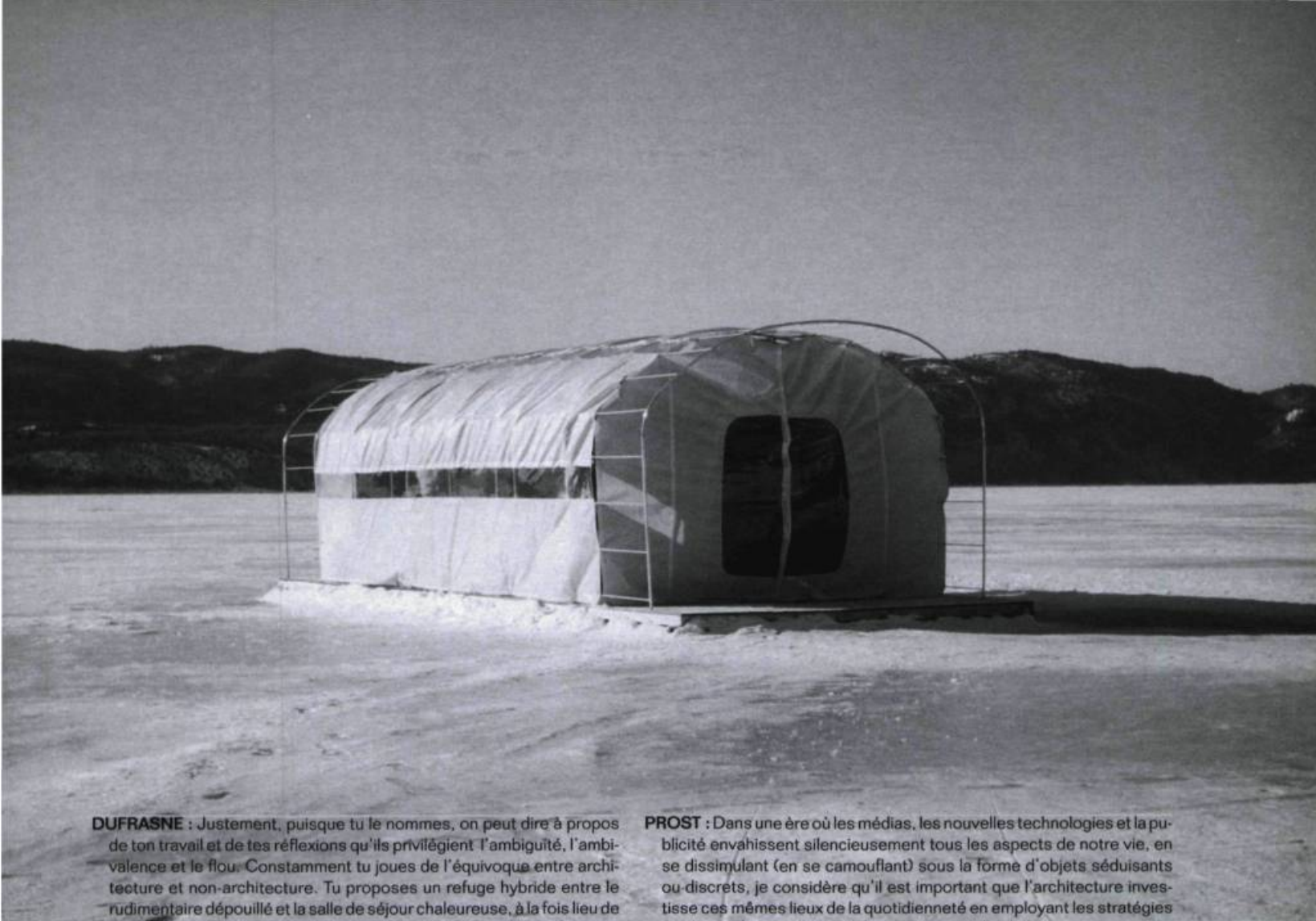


Photo : Fred LOURY. Photo fond : Sonia ROBERTSON



DUFRASNE : Justement, puisque tu le nommes, on peut dire à propos de ton travail et de tes réflexions qu'ils privilégient l'ambiguïté, l'ambivalence et le flou. Constamment tu joues de l'équivoque entre architecture et non-architecture. Tu proposes un refuge hybride entre le rudimentaire dépouillé et la salle de séjour chaleureuse, à la fois lieu de résidence et lieu de passage, ni privé, ni public. Tu oscilles entre une situation de sédentarité ou de précarité, alliant événement et non-événement, composé de banal et d'insolite, toujours à la médiane. Tu souhaites donc que la présence de ces abris demeure discrète, marginale et non spectaculaire ?

PROST : Oui, tout à fait, je crois que très souvent le spectaculaire, c'est essentiellement pour attirer. Certains projets pourraient selon moi se résumer comme étant de pures campagnes de séduction. Dans ces entreprises de promotion, l'énergie est essentiellement investie sur comment faire se déplacer les gens. Une fois arrivé, il n'y a plus rien, du moment qu'on souhaite entrer en profondeur on se butte à une surface, à une enveloppe vide, à un produit-événement. Aucune zone d'échange, de débats, de critique. Les gens restent souvent au niveau du divertissement et du spectacle.

PROST : Dans une ère où les médias, les nouvelles technologies et la publicité envahissent silencieusement tous les aspects de notre vie, en se dissimulant (en se camouflant) sous la forme d'objets séduisants ou discrets, je considère qu'il est important que l'architecture investisse ces mêmes lieux de la quotidienneté en employant les stratégies similaires de la mobilité, de la rapidité et de l'éphémère pour apporter un contenu et un regard critique et personnel où il est inexistant.

DUFRASNE : Ces contacts, si intimes soient-ils, ne doivent pas tous être agréables ?

PROST : Non, évidemment, ils sont parfois tendus, répétitifs, exténuants et même gênants. Pour certains, c'est l'occasion de critiquer le rôle de l'architecte, de l'artiste et de l'État dans la société. Mais, pour d'autres, c'est le moment idéal pour exposer un problème ou une réalité locale ou régionale.

DUFRASNE : Le fait d'avoir à transiger sans cesse avec des inconnus dans cet espace où tu résides doit te demander une grande habileté, pour mettre ceux-ci à l'aise, bien confortables, et pour entretenir ce rapport ?

Lors de ce séjour en résidence, PROST s'offre aux gens, il partage son existence et son quotidien dans ce lieu ouvert à l'échange. Il ne s'expose pas comme objet, mais il habite son refuge et permet sans distanciation la rencontre. C'est dans un état de solitude qu'il se donne à voir. Le régime de vie auquel il se prête pour l'occasion n'est cependant pas autarcique car, quoiqu'il jouisse d'une certaine autonomie, il ne cherche pas à se suffire lui-même, il a besoin des autres.

Actuellement on peut facilement croire que tout est affiché, que tout est médiatisé. Et d'ailleurs, à ce propos, il y a même chez certains visiteurs surpris un plaisir certain à avoir expérimenté quelque chose d'éphémère. L'impression privilégiée d'avoir participé à un événement inédit presque exclusif, comme si l'abri avait été construit pour leur unique venue. Le fantasme d'être attendu quelque part par un pur inconnu.

DUFRASNE : Tout à l'heure je te demandais si tu souhaitais que la présence ou l'inscription de tes installations demeure marginale. À bien y penser, on devrait plutôt dire de ces présences qu'elles sont interstitielles et interférentes. Dans le même sens, je crois qu'il est plus à propos d'évoquer le foyer de ton travail qui, par insertion, joue de l'intérieur bien plus que sur le rebord ou en périphérie. Réussir à s'immiscer, s'introduire sans créer l'événement, voilà tout un défi, dans ces temps et dans notre belle société de spectacle, où tout ce qui est public se doit d'être consommé et de devenir incontournable. La réussite, c'est d'être gros (comprenez big) et il faut s'amplifier pour survivre.

PROST : Il n'y a pas de formule, je tente de rester le plus spontané possible sans jouer de rôle. J'invite les gens à se détendre, je leur laisse le temps de s'acclimater au lieu et de se sentir confortables. Chaque abri avait un élément de distraction (un trou pour pêcher à Sainte-Rose et des moniteurs télé dans le cabanon de la rue Sherbrooke, à Montréal) qui, sans tomber dans le spectaculaire et le divertissement, mettait les gens à l'aise et ceci sans monopoliser l'expérience.

DUFRASNE : Puisque tu travailles le brouillage ou la fusion des distinctions privées et publiques de l'espace, comment arrives-tu à te ménager des moments ou des recoins personnels lors de tes résidences ? Comment vis-tu cette promiscuité et jusqu'à quel point te vulnérabilises-tu ?

PROST : Le terme vulnérabilité que tu emploies est inhabituel en architecture. Par déformation professionnelle, ou surtout par instinct de survie, l'architecte est une personne convaincante, autoritaire et persuadée qui s'exprime avec conviction et éloquence pour rassurer son client, le public, les entrepreneurs, etc. Ce sont peut-être ces désirs inhabituels de me vulnérabiliser, d'éliminer (la distinction, la séparation) la distanciation entre l'artiste et l'œuvre, entre l'art et la vie qui me rapprochent des arts visuels.

Pour mieux répondre à ta question, dans la dernière installation, à Sainte-Rose, je me suis servi de la roulotte pour transporter le matériel mais aussi pour introduire un lieu de solitude et d'intimité. Ce sous-espace plus privé offre un lieu de sécurité et d'isolement où il est possible d'entreposer certains objets, de ne pas faire le ménage, etc. Un lieu pas visible au premier regard, réservé aux soupers.

Ma présence avec l'abri fait partie de l'attrait de cette installation.

DUFRASNE : Absolument, et ton projet peut être vu comme un organisme vivant dans lequel tu serais un des composants vitaux. La roulotte, elle, agit comme une cellule complexe et multifonctionnelle, qui agit tour à tour comme conteneur, véhicule et, lors de la station, comme unité de services.



Photo : Sonia ROBERTSON

Comme tu t'intéresses aux expériences individuelles, peut-on croire que tout ce projet tourne autour d'une récolte d'histoires intimes, d'anecdotes et de confidences ?

PROST : Sans nécessairement connaître la complexité du projet, certaines personnes me faisaient part de commentaires très perspicaces, négatifs et positifs, à propos du confort, de l'atmosphère et de la performance de l'abri. Ces remarques et commentaires contribueront à penser la révision et l'hybridation de l'abri. Par ailleurs, les expériences qu'a engendrées l'installation architecturale *Convivialités électives* ont fait l'objet de nombreux « enregistrements » (écrits et visuels) qui ont pour but de construire progressivement une mémoire pour ce lieu en émergence et qui seront intégrés sous forme matérielle ou projetée à l'intérieur du processus constructif.

DUFRASNE : Compte tenu que ces rapports sont construits sur le mode de l'échange, que souhaites-tu offrir ou proposer à tes visiteurs ?

PROST : Offrir un lieu d'isolement dans l'agitation urbaine et son bruit, une sorte de distanciation passagère. Dans le cas de *Convivialités électives*, l'invitation avait comme intention de partager l'activité de la pêche blanche.

DUFRASNE : Mais encore, par tes projets, tu sembles aussi vouloir générer ou exciter un désir d'intervention urbaine ?

PROST : Je pourrais te répondre que j'aimerais idéalement déconditionner le regard, déstabiliser les habitudes, perturber l'obéissance servile, heurter les routines, inviter à regarder autrement l'environnement.

DUFRASNE : C'est particulièrement une des qualités de ton projet de transgresser les cadres établis, de demeurer ouvert aux mutations spontanées, d'opérer des déplacements de sens, d'assouplir des convictions mal fondées, de déjouer. Ton travail se retrouve là où on ne l'attendait pas. Hors des galeries, il questionne la place que peut et doit prendre l'art dans la ville.

PROST : En fait, ce qui me dérange et m'inquiète, c'est ce regard blasé des citadins sur la ville, ce climat de morosité ambiant et l'esprit de non-intervention, de résignation qui en découle. Le sentiment que tout est hypercontrôlé, qu'il n'y a plus place à la surprise. Je crois que la mise en danger permet la découverte.



Photo : Jean-François PROST



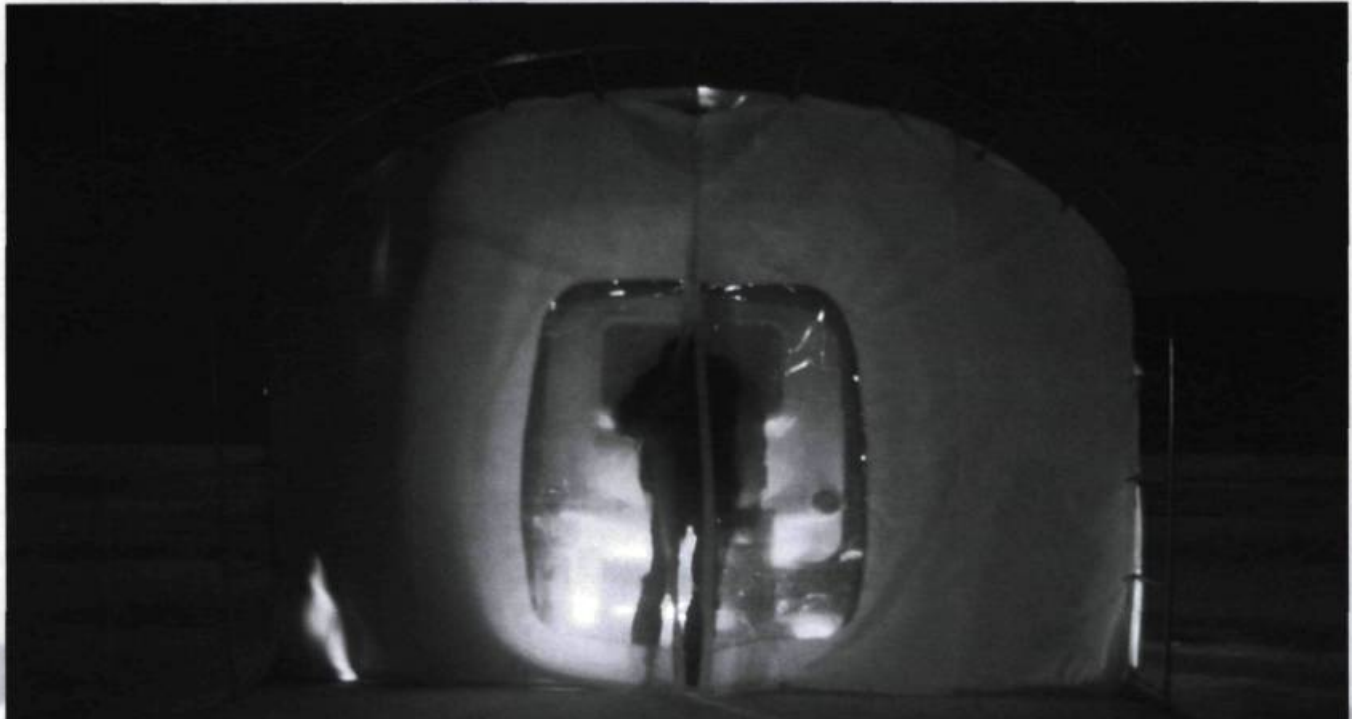
Photo : Dominique NOËL



Photo : Sonia ROBERTSON



Photo : André KALANI



La réflexion critique que PROST avance sur le processus et la production architecturale ne s'inscrit pas au seul niveau du discours, du manifeste ou de la modélisation d'un habitat. Elle s'incarne plutôt. Par son expérience d'habiter, cet engagement reste vivant, fluctuant et résonnera encore chez ses visiteurs. Ensemble, PROST et l'abri incorporent en eux-mêmes les conditions propices au questionnement et celles favorisant l'échange.

Dans ce sens le refuge est à la fois métaphore et mesure du corps. Il devient une peau, une interface, une couverture presque minimale. L'abri dédouble et cuirasse Jean-François, il est indice de sa vulnérabilité. Cet écran protecteur dans lequel Jean-François s'éprouve est aussi, vu à une autre échelle, un greffon qui s'implante provisoirement dans la chair des terrains récepteurs.

DUFRASNE : Justement, à propos de danger, on peut dire qu'il plane sur l'ensemble de tes projets : que ce soient les glaces mouvantes instables et imprévisibles du fjord qui chaque jour menaçaient l'existence de ton abri ou encore, dans le cas de l'installation précédente, la présence d'écrans télé sur un terrain vacant du centre-ville de Montréal. Je le répète, ta présence dans ces abris m'apparaît être une entreprise de fragilisation où tu t'accidentes et, sans trop insister sur la bravoure, où tu te mets à l'épreuve. As-tu l'intention de faire corps de façon plus symbiotique avec l'abri ou de le réinterpréter par le vêtement ?



Photo : André KALANI



Photo : Jean-François PROST



Photo : Fred LOURY

PROST : Le vêtement-abri est un sujet très intéressant et séduisant. Ta question me fait penser à l'habit sportif qu'a conçu dernièrement la firme italienne C.P. company, qui est à la fois un anorak et une tente. Ce type d'abri minimal est toutefois destiné à un seul utilisateur à la fois. C'est primordial que l'abri reste un lieu de rencontre pour recevoir une ou plusieurs personnes. La construction de ce lieu nécessite un minimum de matériel dont le poids est difficile à transporter sur son corps. Mais, qui sait, je n'exclus pas cette idée. Reste à savoir encore une fois au-delà du design comment, à quel moment et dans quelles situations on peut s'en servir et le déployer.

Pour l'instant, je désire plutôt explorer les capacités et les limites de l'abri *Convivialités électives* en poursuivant une réflexion sur le nomadisme, l'urbanité et les échanges quotidiens dérivés de l'occupation insolite de différents espaces publics (aéroports, zones périurbaines...) dès cet automne et durant toute l'année.

... C'est quoi ? ... C'est un laboratoire pour tester les poissons ? ... Un centre de recherche ?
... Depuis quand es-tu là ? ... On ne t'a pas vu arriver...
... Avoir su que c'était comme ça à l'intérieur, on serait venus avant ! ...